

Tromelin. Un marin à la carrière contrariée

Serge Rogers

Issu d’une grande famille de marins bretons, Bernard-Marie Boudin de Tromelin connaît une carrière sans encombre jusqu’à sa rencontre, en 1781, avec Pierre-André de Suffren. Le vice-amiral lui reproche - injustement - une insubordination et le fait radier de la Marine.

Sur les côtes orientales de l’île de Ceylan, la bataille de Trinquemalay, le 3 septembre 1782, sera fatale à la carrière de Tromelin. Le commandant de L’Annibal meurt et c’est au marin breton que sera confié le commandement du navire désavouant le choix du vice-amiral de Suffren qui, rancunier, se vengera.

Photo Dominique Serres



Né à Morlaix le 15 février 1735, Bernard-Marie Boudin de Tromelin voit le jour dans une famille de la noblesse bretonne. Son père, Jacques-Guillaume Boudin, seigneur de Tromelin, est commandant des gardes-côtes de Plougasnou. Le jeune Tromelin fait sa scolarité au collège de la ville avant de rejoindre, en tant que cadet, le régiment du Limousin en 1748, à l’âge de 13 ans. Il y passe deux ans, avant de revenir en Bretagne et de s’engager, à l’âge de 15 ans, chez les gardes de la Marine, à Brest. Formé à la navigation, il obtient ses premières affectations avant d’être nommé, en 1756, commandant des batteries de la côte bretonne, entre Morlaix et Tréguier. Il poursuit son avancement normalement et navigue sur plusieurs bâtiments qui l’emmènent à travers l’Atlantique et le long des côtes américaines. En 1763, il est promu lieutenant de vaisseau, il a 28 ans. Mais le traité de Paris, signé cette année-là, met fin à la guerre de Sept Ans et réconcilie - pour un temps - la France et la Grande-Bretagne. Tromelin se retrouve à Brest, sans affectation, pendant près de quatre ans.

Chantier d’envergure à l’Île de France
En 1767, il obtient le commandement de la flûte La Normande, direction l’océan Indien, pour une mission que lui confie le duc de Choiseul, ministre de la Marine de Louis XV. « Après dix-neuf ans de navigation, durant laquelle il fut apprécié de ses supérieurs, il consacra ensuite une longue période de sa vie à ce qui deviendra son œuvre : l’aménagement du port principal de l’Île de France [aujourd’hui l’île Maurice, ndlr], explique l’historien Claude Roussel, auteur d’une biographie sur le Breton.

Il eut le mérite, au cours de ce travail, de surmonter d’énormes difficultés, techniques ou de conflits d’autorités. Les intendants, successeurs de Pierre Poivre qui l’avait soutenu sans réserves, jouant sur les difficultés financières, contribuèrent à freiner les travaux... » Pourtant, malgré les rivalités et jalousies, exacerbées dans ce milieu colonial, Bernard-Marie de Tromelin poursuit le chantier pour faire de Port-Louis, une base navale pour les opérations françaises dans la région. Reconnu pour ses talents, il intègre l’Académie de Marine en 1770 et est fait chevalier de l’ordre de Saint-Louis deux ans plus tard.

Le mépris de Suffren
La guerre d’Indépendance américaine le pousse à reprendre du service dans la Royale, toujours dans l’océan Indien. Sous les ordres de Trémigon puis du comte d’Orves, il intègre l’escadre chargée de combattre la flotte anglaise de l’amiral Hugues. Les bâtiments de la colonie française sont renforcés par une division envoyée de Brest et dirigée par Pierre-André de Suffren, dit « Le bailli de Suffren ». Avant son arrivée, elle affronte une première fois les Anglais, et le commandant de l’un des navires, L’Annibal, est tué. Le bailli promet à son second le commandement du bateau, mais d’Orves en décide autrement et nomme Tromelin, marin plus ancien et expérimenté. « [Cette décision] laissa dans l’âme de M. de Suffren un levain de ressentiment qui a été le seul principe de mon infortune », écrit Tromelin. En effet, Suffren méprise Tromelin, qu’il considère comme les autres officiers de l’Île de France : des gens

rétifs à l’autorité et qui ne cherchent qu’à s’enrichir. « Suffren fait semblant de s’excuser auprès de Tromelin, mais c’est un rancunier, et il se venge dès qu’il en trouve l’occasion, poursuit Claude Roussel. À la mort de d’Orves, quelques jours seulement avant le premier combat, le 17 février 1782, au large de Sadras, c’est lui qui est désigné à la tête de l’expédition ».

Accueilli en déserteur
« Durant toute la campagne des Indes, Suffren continue de jouer les fourbes avec Tromelin, lui écrivant des lettres amicales dans lesquelles il excuse le commandant de L’Annibal de ses erreurs et salue son comportement lors des deux batailles suivantes ». Pourtant, le général raconte tout autre chose dans les missives qu’il envoie à Paris, accusant le Breton d’insubordination et de mauvais esprit. Alors que la Compagnie est surprise par la mousson et fait relâche dans un port indien en cette fin d’année 1782, Tromelin demande l’autorisation de quitter son commandement pour rejoindre l’Île de France durant les mois d’hiver et soigner son scorbut. Suffren accepte la requête, tout en la dénonçant aux autorités militaires. Tromelin est accueilli comme un déserteur et renvoyé en France. C’est à son arrivée dans l’Hexagone, en 1784, qu’il apprend avec étonnement qu’il a été radié de la Marine, sans autre forme de procès...

Pour en savoir plus
« Tromelin et Suffren, un conflit entre marins », de Claude-Youenn Roussel et Claude Forrer, éditions SPM - 2019.

Les traces d’une époque
1735. Naissance de Tromelin à Morlaix.
1748. Il entre au régiment du Limousin et participe au siège de Maastricht (Pays-Bas).
1750. Tromelin intègre la Marine.
1767. Il est en charge de la construction du port principal de l’Île de France.
1770. Entre à l’Académie de Marine.
1772. Tromelin est élevé au rang de chevalier de Saint-Louis.
1777. Nomination au grade de capitaine de vaisseau.
1779. Tromelin participe à la campagne des Indes face aux Anglais, suite à la guerre d’Indépendance américaine.
1781. Première rencontre avec Suffren.
1784. Retour en France, Tromelin est radié des listes de la Marine.
1793. Réhabilité, il est nommé au grade de vice-amiral.
1815. Mort à Lyon.



Bernard-Marie Boudin de Tromelin a vécu dans le manoir de Tromelin, à Plougasnou, dans le Finistère. Un édifice que l’on peut visiter durant les Journées du patrimoine.

Photo d’archives Le Télégramme

Une longue réhabilitation et une mort dans l’oubli

Considéré - à tort pour certains - comme l’un des meilleurs marins de son temps, Suffren est accueilli en héros à son retour en France, en 1784. Face à lui, le témoignage de Tromelin fait peu de poids. Le marin breton se bat pourtant pour défendre son honneur. Il essaiera bien, par l’intermédiaire du marquis de La Fayette, de faire parvenir au roi un mémoire justificatif, apportant sa vision des faits. Mais Louis XVI et les ministres de la Marine successifs refuseront toujours de se dédire. « Pendant les trente dernières années de sa vie, le sentiment d’injustice qui l’avait frappé ne le quitta pas, écrit l’historien Claude Roussel. Il réclama sans relâche sa présentation à un conseil de guerre dont il espérait obtenir justice. » Bernard-Marie de Tromelin s’installe à Lyon et reçoit l’aide d’anciens cadres de l’administration coloniale comme Pierre Poivre. Il passe la Révolution sans entrave, et les événements lui permettent enfin de faire reconnaître l’injustice dont il a été victime. Suffren, héros de l’Ancien Régime,

est décédé depuis quelques années, rien ne s’oppose plus à revoir le cas de Tromelin. Les nouvelles autorités admettent le caractère arbitraire de la décision et réintègrent le Breton, qui est nommé vice-amiral le 1^{er} janvier 1793, à l’âge de 58 ans. Cependant, il n’aura plus aucune affectation et finira sa vie à Lyon, où il s’éteint le 4 décembre 1815. « Malgré sa réintégration dans les cadres de la Marine, aucun des futurs gouvernements ne lui offrit la possibilité d’une réhabilitation officielle, ce qui resta pour lui une inguérissable humiliation », poursuit l’historien. Bernard-Marie de Tromelin sera oublié. On le confondra avec son frère Jacques-Marie, qui secourra des esclaves d’un îlot de l’océan Indien, laissant le nom de famille bretonne à la postérité. L’un de ses neveux, Jacques-Jean Tromelin, aura lui aussi les faveurs de l’Histoire en s’illustrant sous le Premier Empire, où il a commandé la dernière brigade française à combattre sur le champ de bataille de Waterloo.